

Rêves de langues, de visions, de constellations multiples : les littératures autochtones et leur étude aujourd’hui

of alternative francophone
pour une francophonie en mode mineur

<https://doi.org/10.29173/af29505>



Sarah Henzi

ID <https://orcid.org/0009-0009-8745-6185>
shenzi@sfu.ca

Marie-Eve Bradette

ID <https://orcid.org/0009-0009-1857-0259>
marie-eve.bradette@lit.ulaval.ca

Dans leur introduction à *L'autochtonie en dialogue : l'expression littéraire autochtone au-delà des barrières linguistiques*, un dossier bilingue d'*Études en littérature canadienne/Studies in Canadian Literature* (2010), Michèle Lacombe, Heather MacFarlane et Jennifer Andrews annonçaient leur désir que les écrivain·es autochtones qui s'expriment en français soient davantage connu·es et reconnu·es malgré l'existence de barrières linguistiques imposées par de nombreuses mesures politiques et technologiques coloniales d'assimilation, autant passées que contemporaines. Ces barrières constituent des remparts solides à l'émergence de réseaux de solidarité entre les personnes et communautés autochtones ayant d'un côté l'anglais et de l'autre le français comme langue première ou seconde, ce qui inclut les communautés littéraires. Même si elles ne sont pas imposées par les personnes ou les milieux littéraires autochtones, ces barrières demeurent déterminantes dans la production des discours scientifiques qui entourent la création littéraire des Premières Nations, des Métis et des Inuit dans le contexte des territoires réclamés par le Canada et le Québec. Pour cette raison,

Lacombe, MacFarlane et Andrews souhaitaient, par ailleurs, que plus de travaux critiques s'élaborent selon une perspective comparatiste, c'est-à-dire à la croisée des langues, ou encore selon une approche thématique qui focalise directement sur la dimension linguistique des textes (12). Cette attention explicite portée à la langue, à la fois comme matériau de création et lieu de thématisation, n'est pas anodine, puisqu'il faut reconnaître que la question linguistique occupe largement les textes littéraires des Premiers Peuples. Les textes mettent tantôt en perspective un conflit qui fait jouer et rejouer la tension linguistique des écrivain·es travaillant dans des langues minoritaires, tantôt des processus énonciatifs qui travaillent la matérialité des textes pour faire surgir une conception hétérolinguistique de la littérature (Henzi ; Brouwer), voire mettent en évidence des savoirs linguistiques autochtones (Neuhaus ; Noodin ; Bacon ; Bradette). Ces textes travaillent aussi depuis différents procédés qui accompagnent la résurgence des langues autochtones sur la scène politique et culturelle contemporaine.

Un peu plus de dix ans après la parution du numéro d'*Études en littérature canadienne*, le présent dossier d'*Alternative francophone* cherche donc à prolonger, voire à réactualiser la réflexion en faisant une large place aux expressions littéraires francophones, mais toujours avec à l'esprit cet objectif d'établir un réseau de relations avec des textes littéraires autochtones produits en d'autres langues, proposant ainsi des pistes de réflexion critique et pratique pour l'étude, mais aussi pour l'enseignement des corpus autochtones. Parmi d'autres, les questions suivantes sont investiguées : quel constat peut-on tirer de l'invitation lancée par Andrews, Lacombe et MacFarlane il y a plus d'une dizaine d'années ? Quels aspects du champ critique se sont développés et lesquels sont restés stagnants ? Quelles relations et constellations de solidarités se sont construites au cours des dix dernières années entre les écrivain·es autochtones s'exprimant dans différentes langues sur les territoires réclamés par le Canada, voire au-delà ? Et comment ces constellations s'articulent-elles dans le champ des études littéraires autochtones aujourd'hui ?

Ces questionnements nous apparaissent centraux tant la prolifération actuelle des œuvres en traduction semble permettre une circulation nouvelle des textes en dépit et au-delà des frontières linguistiques qui existent toujours entre les deux langues officielles du Canada et qui sont, comme nous le rappelle Louis-Karl Picard-Siou (Wendat), des langues étrangères. Pourtant, la question demeure ouverte : est-ce que ces traductions jouent un rôle effectif dans la création de constellations de solidarités linguistiques et littéraires ? Du français vers l'anglais, et de l'anglais vers le français, et même du français vers l'espagnol si on étend la réflexion à l'ensemble des Amériques, comme le font d'ailleurs Ana Kancepolsky Teichmann et María Paula Salerno dans leur article présenté dans ce dossier, les œuvres des écrivain·es autochtones sont maintenant lues, étudiées et enseignées dans plusieurs institutions postsecondaires et universitaires, au Canada comme à l'international. Mais comment le sont-elles ? Est-ce que la perspective monolingue des départements universitaires, par exemple, influence encore les choix de corpus enseignés et étudiés ? En parallèle, la traduction de la théorie littéraire développée par les penseur·ses autochtones, principalement en anglais, devient, elle aussi, accessible et permet aux enseignant·es d'apprivoiser les cadres épistémologiques, les thèmes et les perspectives des Premiers Peuples, tous nécessaires à une compréhension et une analyse approfondies, nuancées et, en fin de compte, décoloniales des œuvres littéraires. L'on pensera aux traductions de l'essai critique *Danser sur le dos de notre tortue* (2018) de l'autrice Leanne Betasamosake Simpson (Nishnaabe), à l'ouvrage de référence *Écrits autochtones* (2021) de l'intellectuelle Chelsea Vowel (Métis) ou encore à *Nous sommes des histoires* (2018), une initiative des chercheur·ses allochtones Isabelle St-Amand, Jonathan Lamy et Marie-Hélène Jeannotte qui visaient à rendre disponible, en français, des textes critiques importants pour le champ des études littéraires autochtones, mais originellement parus en anglais. Ajoutons à cela que plusieurs auteur·rices elleux-mêmes continuent de développer une pensée critique propre à leurs contextes et expériences. Ces travaux,

produits en français, sont toutefois moins connus et ne traversent pas encore les frontières linguistiques coloniales. Par exemple, la poète Natasha Kanapé Fontaine (Innue), en conversation avec l'autrice Marie-Andrée Gill (Ilnue), énonce « tu me demandes si je connais des théoriciens. C'est nous autres les théoriciennes. Tout est à créer, Marie » (Gill 96). Cette affirmation, incluse dans le mémoire de maîtrise de Gill, qui constitue d'ailleurs l'un des rares travaux de recherche par une autrice Ilnue dans le domaine littéraire, montre l'ouverture récente du champ critique par les auteur·rices autochtones elleux-mêmes qui naviguent tout autant dans une mer anglophone lorsqu'il s'agit de lire des textes théoriques. Présente au Salon du livre des Premières Nations en novembre 2023, Natasha Kanapé Fontaine, lors d'un entretien, est d'ailleurs revenue sur son travail de théoricienne qui s'exprime moins dans des écrits à caractère universitaire que dans sa propre pratique littéraire résurgente dans laquelle elle développe une véritable philosophie Innue qui entre en dialogue avec d'autres philosophies autochtones sur la planète, notamment en contexte néo-zélandais (Bell et Kanapé Fontaine). Notons aussi que plusieurs auteur·rices autochtones s'impliquent dans le travail même de traduction, souvent en collaboration avec des traducteur·trices québécois·es (Bender et Dalpé, Kanapé Fontaine et Des Rochers, Bélanger et Des Rochers), ouvrant la voie à de nouvelles pratiques traductologiques qui n'ont, à ce jour, été que très peu intellectualisées ou étudiées.

Ainsi, nous pouvons déduire qu'il existe actuellement une amélioration et une meilleure conscientisation de l'importance des littératures autochtones écrites en français, comme ayant leur place propre au sein du champ plus large des littératures autochtones au Canada. Ceci dit, il nous apparaît qu'une attention spécifique portée à la diffusion et à la réception critique et universitaire des œuvres littéraires autochtones écrites en français et/ou en traduction est nécessaire afin de mieux comprendre où, dix ans après la publication du dossier spécial de *ÉLC/SCL*, nous en sommes. Notons qu'il nous paraît d'autant plus important d'ajouter à cette enquête la place des langues autochtones elles-mêmes dans ces littératures, vu le nombre grandissant d'auteur·rices qui non seulement réapprennent leurs langues respectives, mais les incluent dans leur écriture, en plus de maisons d'édition qui font une large place à la publication de textes entièrement ou partiellement en langues autochtones (l'Institut Tshakapesh et les Éditions Hamenorak notamment, si l'on pense au contexte québécois). Nous croyons aussi qu'une telle réflexion autour de la pluralité des langues (anglaise, française, autochtones et même espagnole) qui façonnent les littératures des Premières Nations, des Métis et des Inuit passées et actuelles, de même que les nombreuses traductions et leur circulation, peut venir complexifier et problématiser les notions de francophonie et d'anglophonie héritées des études postcoloniales. Une telle problématisation est par ailleurs essentielle tant ces notions mêmes reproduisent des rapports de force hégémoniques et ne prennent pas en compte les cadres théoriques et épistémologiques autochtones du langage qui façonnent pourtant les imaginaires littéraires. Dans un contexte culturel qui déborde de l'île de la Tortue, l'écrivaine tahitienne Chantal Spitz, par exemple, relevait le caractère inadéquat du terme francophonie pour les écritures autochtones produites en français à la grandeur de la planète et particulièrement dans le contexte du Pacifique Sud. Employant le ton de l'ironie et de la dénonciation, Spitz engage une réflexion très critique de ce terme, comme en témoigne le passage suivant :

Francophonie. Sophistication d'une nouvelle imposture. Paternalisme qui se déguise de morale charité dévouement miséricorde délicatesse bienfaisance protection générosité abnégation solidarité altruisme. Parodie d'un bienséant humanisme. Sournoise invasion qui se décore de valeurs universelles pour nous soumettre ensemble, actuels colonisés et colonisés émancipés, à l'admiration à la fierté d'une langue qu'ils revendiquent la plus belle du monde. Ô infatuation gauloise... Impérialisme d'une nation qui prétend subordonner la belle littérature la belle culture à l'accomplissement de la langue française, excluant ainsi l'originalité la singularité la distinction de chaque Autre. (Spitz 120)

Le constat est percutant et nous engage, voire nous oblige, à revisiter les catégories dans lesquelles nous classons les textes. Notre proposition de dossier bilingue, qui aborde les problématiques au cœur des littératures autochtones à travers plusieurs espaces linguistiques, se veut dès lors une manière concrète de détourner cette notion de francophonie. Il s'agit, à même la matérialité de notre dossier, de refuser que ce fait « francophone » procure le contexte définitionnel des corpus pour plutôt envisager, de concert avec une déconstruction de l'anglophonie comme seul lieu de production littéraire autochtone au Canada (un lieu commun qui n'est pas toujours remis en question), des réflexions croisées qui, misent en relation, nous l'espérons, procureront une visée d'ensemble plus représentative des arts narratifs et poétiques autochtones.

En somme, c'est en portant une attention particulière aux littératures autochtones dans leurs versions originales ou en traduction que ce dossier bilingue d'*Alternative francophone* procure une occasion de questionner et de problématiser les enjeux linguistiques et plurilingues qui ont des implications multiples et complexes en contextes autochtones. Avec ce dossier thématique, nous souhaitons mettre en valeur, honorer et soutenir les écrivain·es qui pratiquent leur art très souvent dans ces zones de tension langagière, qui façonnent ces espaces linguistiques tantôt conflictuels, tantôt souverains, à même leur création. Ce faisant, nous cherchons à mettre en relief l'apport des littératures autochtones à un dialogue critique autour des questions de plurilinguisme, d'hégémonie linguistique, de langue du texte et de colonialisme langagier. Puis, nous visons à créer une opportunité où des conversations critiques sur ces questions peuvent, finalement, advenir. Nous souhaitons néanmoins laisser ouverte la réflexion afin que celle-ci puisse déborder de la question linguistique abordée de front pour apporter des solutions théoriques dans l'analyse de certains textes littéraires étudiés par le biais de leur traduction.

Tout comme son prédécesseur (*ÉLC/SCL*), mais faisant une place plus marquée encore aux écrits (littéraires et critiques) de langue française, ce dossier réunit des contributions en français et en anglais qui imaginent, voire rêvent des constellations linguistiques, mais également théoriques, afin de renouveler les manières d'entrer en relation avec les littératures autochtones et de proposer des outils critiques pour l'étude et l'enseignement de celles-ci, notamment dans les contextes francophones au Québec et en dehors. En effet, si les études critiques produites en français émergent au tournant des années 1990 avec les travaux de Diane Boudreau, suivie par les recherches de Maurizio Gatti (2004, 2006), il aura fallu attendre pour que ces littératures reçoivent une réelle reconnaissance telle qu'on la voit tranquillement se dessiner dans les institutions universitaires québécoises. Malgré ce démarrage tardif, et bien que les réflexions critiques à propos des œuvres prolifèrent maintenant depuis une quinzaine d'années, celles à propos de l'enseignement de ce corpus particulier se font encore rares dans le domaine d'étude. Par ailleurs, s'il existe désormais de nombreux textes de référence sur cet enjeu de l'enseignement dans le domaine anglophone (Reder et Coupal ; Hanson ; Morra et Reder), on ne peut pas en dire autant dans le contexte francophone. Ainsi, les contributions réunies dans ce dossier spécial se veulent une première tentative de combler ce manque, d'autant plus que, pour la plupart d'entre elles, elles se penchent sur des œuvres contemporaines qui, à ce jour, n'ont pas reçu suffisamment d'attention — autant dans leur langue de production originale que dans la langue d'arrivée lorsqu'il s'agit de traduction. Par ailleurs, elles sont d'importances diverses, mais aussi nécessairement limitées tant les questions qui demandent des réponses sont nombreuses ; cependant, elles démontrent combien le champ a changé en l'espace d'une, voire deux décennies, et combien il est encore en période de changement, de renouvellement et de refonte idéologique. Les écarts linguistiques temporels, parfois ponctuels, mais souvent dictés par des règles héritées de nos passés coloniaux, sont ainsi explorés par plusieurs de nos contributeur·rices, ce qui fait de leurs articles des invitations à de nouvelles réflexions autour/au-delà/entre les langues coloniales, et les possibilités multiples qui s'inscrivent à l'intersection de ces différentes manières de faire. Enfin, si, en

2010, la question de la division linguistique se présentait, timidement, comme pertinente, aujourd’hui elle nous paraît encore plus comme une réalité vivante, actuelle, voire urgente. Si l’on considère le contexte québécois contemporain, où la sauvegarde de la langue française occupe une place non négligeable dans les discours publics et politiques, se posant comme la seule instance, à travers une revendication monolingue assumée, permettant d’incarner la culture et l’identité — et ce, malgré les réponses des communautés autochtones il y a cela plus de quarante ans (lors de la mise en place de la Loi 101 sous le gouvernement de Jean Lesage) et encore aujourd’hui en réponse au récent projet de Loi 96, la *Loi sur la langue officielle et commune du Québec, le français* — comment repenser la pertinence, l’intégration et, surtout, les réappropriations de langues autochtones au sein de l’écriture en langue française ? Comment s’écrire/s’inscrire à même la langue de la colonisation, langue maternelle et étrangère ? Ces préoccupations font partie intégrante des réflexions de nos contributeur·rices, questions difficiles auxquelles iels ont tenté de répondre et d’investiguer.

Le premier texte de ce dossier, « Indigenous Literatures at the Crossroads of Languages: Approaches and Avenues » de Malou Brouwer, pose un état de la question très large quant aux approches translinguistiques qui ont été développées pour étudier les littératures autochtones de manière comparative et relationnelle. Brouwer y aborde en ce sens la méthodologie transautochtone (*trans-Indigenous*) formulée par Chadwick Allen comme un point de départ non négligeable pour les chercheur·ses, les étudiant·es, mais aussi les enseignant·es qui veulent remettre en question l’apparent monolinguisme du corpus. Alors que l’objectif du texte de Brouwer concerne d’abord la recension des études et des approches trans et plurilinguistiques des littératures autochtones, approches qui ont été développées surtout dans le domaine anglophone, son article va plus loin encore en proposant de lire les textes littéraires comme des théories, de sorte à remettre en cause ce qui a été considéré comme une absence de travaux produits en français par des auteur·rices autochtones. Considérer les textes littéraires comme des théories, comme nous y enjoignent Lee Maracle (Stó:lō), Dian Million (Tanana Athabascan) ou Kimberly Blaeser (Chippewa), par exemple, permet ainsi à Brouwer non seulement de faire la première synthèse de fond des approches plurilingues, mais aussi de démontrer comment les littératures autochtones produites en français contribuent, elles aussi, au dialogue. Quant à l’article d’Emilie Sarah Caravecchia, « Une langue pour les dire. Enseigner les littératures autochtones dans un contexte d’enseignement exclusivement francophone », celui-ci propose une réflexion de fond sur les tenants et aboutissants de l’enseignement des littératures des Premiers Peuples dans le contexte francophone et colonial du Québec, en particulier celui de l’enseignement collégial. Partant du constat que les littératures autochtones sont enseignées depuis une quarantaine d’années dans les milieux anglophones et donc d’un fossé temporel dans l’établissement d’une pratique d’enseignement soutenue dans le contexte francophone québécois, Caravecchia se penche sur les obstacles rencontrés par les enseignant·es de cégep lorsque ces dernièr·es souhaitent inclure des œuvres littéraires des Premiers Peuples dans leurs syllabus. Devant le manque d’outils critiques disponibles en français, et devant composer avec une obligation à ne donner à lire que des ouvrages dans cette langue aux étudiant·es, comment enseigner ces littératures qui s’imposent avec leurs propres cadres théoriques et épistémologiques ? L’intérêt de l’article de Caravecchia repose donc à la fois sur une étude de fond du contexte sociohistorique au sein duquel évoluent les personnes enseignantes, mais aussi sur une volonté de l’autrice de fournir, depuis sa propre expérience, des solutions pratiques pour contrer l’apparente absence d’outils critiques disponibles en langue française. Brouwer et Caravecchia ratissent large, et leurs textes nous semblent répondre directement à des besoins criant dans les domaines de pratique : celui de la recherche et des méthodologies d’un côté, et celui de l’enseignement et des approches pédagogiques de l’autre.

Après ces deux études qui proposent des solutions théoriques et pratiques visant à soutenir les étudiant·es et les enseignant·es dans leur exploration des littératures des Premiers Peuples, l’article « Soutenir la posture littéraire dans la traduction des littératures autochtones vers l’espagnol » co-écrit par Ana Kancepolsky Teichmann et María Paula Salerno, de même que celui de Chinelo Ezenwa, ayant pour titre « What Indigenous Literatures Have to Do with Decolonization. Selections from Marilyn Dumont’s *A Really Good Brown Girl* (1996) and *The Pemmican Eaters* (2015) », déplacent cette large focalisation pour offrir des lectures sensibles de textes ou de pratiques traductologiques, dans tous les cas d’interventions littéraires qui se situent à la croisée de plusieurs langues. Kancepolsky Teichmann et Salerno se penchent sur leur propre travail de traduction vers l’espagnol des poèmes de l’écrivaine Innue Natasha Kanapé Fontaine. À travers ce cas spécifique, les autrices démontrent l’importance d’une problématisation rigoureuse des processus de traduction des littératures autochtones vers l’espagnol qui engage ainsi un maintien de la posture littéraire des auteur·rices jusque dans les versions traduites de leurs textes. Au tournant d’une réflexion pratique, critique et éthique, Kancepolsky Teichmann et Salerno contribuent, par leur intervention, à l’établissement et au maintien d’un réseau de solidarité littéraire et linguistique à travers les Amériques. En cela, les autrices, bien qu’elles abordent la complexité de la traduction d’une langue coloniale vers une autre (ici du français vers l’espagnol), ouvrent une voie d’investigation importante, voire urgente, qui nous permettrait de sortir de la binarité francophone/anglophone, que nous avons dit être problématique d’ailleurs, mais qui façonne pourtant encore nos relations aux littératures autochtones et aux travaux critiques sur ces dernières. L’objectif de l’article de Chinelo Ezenwa se situe dans le même sillage, puisque c’est l’impérialisme de la langue anglaise qui est contesté par l’autrice à travers l’analyse qu’elle propose de quelques recueils de poésie de Marilyn Dumont (Métis), et particulièrement de la mise en présence de la langue cri comme modalité subversive. En situant son propos au croisement des études autochtones et des études décoloniales produites en contexte africain, Ezenwa offre une lecture originale et utile de la poésie de Dumont, en plus de contribuer à une mise en relation, par l’usage qui est fait de la théorie africaine sur l’impérialisme linguistique, permettant une résonance de différents contextes culturels qui doivent composer avec l’omniprésence d’une langue comme marqueur de définition identitaire et culturel. Le texte de Kancepolsky Teichmann et Salerno, tout comme celui d’Ezenwa, offre alors des occasions de réflexion fort intéressantes sur la relation qu’entretiennent les écrivain·es autochtones avec les langues coloniales, puis sur les processus de décolonisation ou d’autochtonisation qui s’opèrent par l’entremise de l’imagination poétique.

Les deux articles suivants, celui de Adina Balint (« Enjeux de la vulnérabilité et du *care* dans *Halfbreed* de Maria Campbell ») et celui de Christophe Premat (« Réparer l’oubli en suscitant l’empathie : *Kuei, je te salue* de Deni Ellis Béchard et de Natasha Kanapé Fontaine ») nous amènent légèrement ailleurs, puisque ceux-ci n’exploitent pas directement la dimension linguistique des textes autochtones. Les deux auteur·rices proposent plutôt d’aborder ces derniers par l’entremise de grilles de lecture jusqu’ici très peu exploitées dans les études produites en français : l’éthique du *care* (Balint) et la communication non-violente (Premat). Balint revisite l’autobiographie désormais canonique *Halfbreed* de Maria Campbell (Métis), dont la traduction française, réalisée par Jean-Marc Dalpé et Charles Bender en 2021, a ouvert la voie à une exploration de ce texte important de l’autre côté du spectre linguistique. C’est ce que fait Balint, avec pour objectif de montrer comment l’écriture de Campbell fait rejouer une éthique du *care* qui met en acte, par le geste de l’écriture, la vulnérabilité, la dépendance et l’interdépendance comme composantes centrales de la vie quotidienne telle qu’elle se trouve transposée dans un texte non fictif. L’article de Premat aborde lui aussi un texte non fictif, épistolaire cette fois, à partir de l’analyse discursive des lettres échangées entre l’écrivaine et artiste multidisciplinaire Innue Natasha Kanapé Fontaine et l’écrivain canadien Deni Ellis Béchard, lettres publiées dans *Kuei, je te salue. Conversations*

sur le racisme (2016), ouvrage réédité en 2020 avec l'ajout d'une dizaine de nouveaux échanges sur des thèmes brûlants. Interrogeant le dialogue interculturel sous l'angle de la communication non violente, Premat suggère que ce dialogue émerge de l'échange à travers l'établissement d'une relation et d'une histoire commune entre les peuples autochtones et québécois.

Le dossier se termine enfin par un texte percutant et essentiel d'Isabelle Kirouac Massicotte qui pense, à rebours, l'inscription des textes fondateurs des littératures autochtones modernes (Kapesh, Campbell, Cardinal) dans le mouvement contre-culturel des années 1970 au Québec. Or, l'originalité de cette intervention critique, qui a pour titre « Pour en finir avec la contre-culture *settler* : place à la contre-culture autochtone », repose sur l'établissement d'un corpus d'étude qui déborde des frontières territoriales et linguistiques du Québec, pour envisager plus largement la contribution des auteur·rices autochtones qui écrivent tant en français qu'en anglais, et tant à partir du Québec que d'autres provinces canadiennes, à ce mouvement artistique au fondement politique important. Avec pour objectif de déconstruire la vision unilatérale de la contre-culture allochtone, Kirouac Massicotte démontre comment, à partir de son sens premier, et radical même, c'est-à-dire celui de remise en question de l'ensemble des structures oppressives d'une société, le mouvement contre-culturel apparaît prolonger la teneur des prises de parole autochtones (littéraires et politiques) des années 1970 et 1980. La réinscription des interventions autochtones au mouvement contre-culturel, telle que la propose Kirouac Massicotte, est ainsi une remise en cause de la manière dont sont produites les histoires littéraires et culturelles, de même qu'un plaidoyer pour une prise en compte a posteriori des voix autochtones (historiques et actuelles) dans l'ensemble des sphères discursives qui ont façonné et qui façonnent encore nos sociétés.

Enfin, les sept articles qui composent notre dossier abordent des œuvres qui s'étendent des années 1970 à aujourd'hui, et les références aux contextes théoriques empiètent, prennent inspiration et redéfinissent les paramètres encore très jeunes autour de l'étude des littératures autochtones en contexte francophone. Cependant, il y a une véritable panoplie entre les œuvres à l'étude, les thématiques, et les approches méthodologiques — le tout signifiant un « rattrapage », voire peut-être un dépassement, des champs théoriques développés en contexte anglophone, pour mieux lire et entrer en relation avec toute la richesse des littératures autochtones à la croisée des langues, de sorte à ébranler les lieux communs et à imaginer, collectivement, des constellations linguistiques et théoriques qui serviront, c'est notre souhait, de leviers critiques et conversationnels.

BIBLIOGRAPHIE

- Bacon, Joséphine. « L’innu-aimun : une langue en marche. » *Trahir*, juillet 2018.
- Bell, Vanessa, et Natasha Kanapé Fontaine. *Entretien avec Natasha Kanapé Fontaine*. Salon du Livre des Premières Nations, Québec.
- Bradette, Marie-Eve. *Langue(s) en portage : résurgences et épistémologies du langage dans les littératures autochtones contemporaines*. Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2020.
- Brouwer, Malou. “Comparative Indigenous Literature: Bridging the gap between Francophone and Anglophone Indigenous literatures.” *Post-Scriptum*, no. 27, 2019.
- Campbell, Maria. *Halfbreed*. Traduit par Charles Bender et Jean-Marc Dalpé, Prise de parole, 2021.
- Gill, Marie-Andrée. *Chauffer le dehors suivi de Amour transpersonnel et décolonial*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi, 2019.
- Hanson, Aubrey. *Literatures, Communities, and Learning: Conversations with Indigenous Writers*. Wilfrid Laurier University Press, 2020.
- Henzi, Sarah. « Stratégies de réappropriation dans les littératures des Premières Nations. » *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 35, no. 2, 2010.
- Jeannotte, Marie-Hélène, et al., éditeurs. *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*. Mémoire d’encrier, 2018.
- Lacombe, Michèle, et al. « Indigeneity in Dialogue: Indigenous Literary Expression Across Linguistic Divides L’autochtonie en dialogue : l’expression littéraire autochtone au-delà des barrières linguistiques ». *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 35, 2010.
- Morra, Linda M., et Deanna Reder. *Learn, Teach, Challenge: Approaching Indigenous Literatures*. Wilfrid Laurier University Press, 2016.
- Neuhaus, Mareike. *That’s Raven talk: Holophrastic Readings of Contemporary Indigenous Literatures*. University of Regina Press, 2011.
- Noodin, Margaret. *Bawaajimo: A Dialect of Dreams in Anishinaabe Language and Literature*. Michigan State University Press, 2014.
- Reder, Deanna, et Michelle Coupal. « A Call to Teach Indigenous Literatures ». *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 34, no. 1, 2022, p. IX-XXI.
- Simpson, Leanne Betasamosake. *Cartographie de l’amour décolonial*. Traduit par Natasha Kanapé Fontaine et Arianne Des Rochers, Mémoire d’encrier, 2018.
- . *Danser sur le dos de notre tortue : Nouvelle émergence des Nishnaabeg*. Traduit par Anne-Marie Regimbald, Varia/Groupe Nota bene, 2018.
- . *Une brève histoire des barricades*. Traduit par Edith Bélanger et Arianne Des Rochers, Mémoire d’encrier, 2022.
- Spitz, Chantal. « Sur la francophonie ». *Littérاما’ohi : Ramées de littérature polynésienne*, n° 2, 2002.

Vowel, Chelsea. *Écrits autochtones : comprendre les enjeux des Premières Nations*. Traduit par Mishka Lavigne, Varia, 2021.